

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiência visuelle et le studio
typographies.fr

UN PRINTEMPS
AU GOÛT DE MOCHI

SAWAKO NATORI

UN PRINTEMPS AU GOÛT DE MOCHI

Roman

Traduit du japonais
par Jean-Baptiste Flamin



VOIR DE PRÈS

Titre original : 金曜日の本屋さん 金曜日の本屋さん Vol.1 by Sawako NATORI
Copyright © 2016 by Sawako NATORI
All rights reserved.

Original Japanese edition published by Kadokawa Haruki Corporation.

French language edition arranged with Kadokawa Haruki Corporation through Emily Books Agency LTD., and Casanovas & Lynch Literary Agency S.L.U.

© 2025, Le bruit du monde.

Tous droits réservés pour tous pays.

© 2026, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-851-8

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

Ce roman est une version révisée du texte publié en feuilleton dans les numéros de février à mai 2016 du magazine *Rentier* (Kadokawa Haruki Corporation).

Pour les citations de *Momo*

de Michael Ende -

Michael Ende : *Momo* © 1973, 2014 Thienemann in der Thienemann-Esslinger Verlag GmbH, Stuttgart.

Momo, coll. « Estampille », Michael Ende, traduction de Corinna Gepner, © 2009 Bayard Éditions (Bayard Jeunesse).

1

Le livre introuvable

Il y aurait, paraît-il, dans une petite gare du Nord-Kantô, une librairie où « l'on dénicherait à coup sûr le livre qu'il nous faut ».

Qu'entendait-on par « le livre qu'il nous faut » ? Si la formulation était vague, il fallait toutefois comprendre que, dans cette librairie, on tombait forcément sur le livre dont on avait le plus besoin à cet instant.

Lorsque j'ai découvert cette rumeur en ligne, j'ai remonté mes lunettes sur mon nez et levé les yeux au plafond.

J'aurais pu me montrer sceptique devant une telle affirmation (« C'est vrai, ce mensonge ? »), pouffer devant mon écran (« Ils ne sont pas sérieux ! ») ou

m'indigner (« À qui veut-on faire avaler ces salades ? »), mais je n'ai rien fait de tout cela. J'en étais incapable.

À la place, j'ai poursuivi mes recherches en silence, et dès que j'ai trouvé le nom de l'arrêt et de l'enseigne en question, j'ai cherché comment m'y rendre depuis chez moi.

*
**

Douze heures plus tard, j'étais assis dans un train, perdu sur les réseaux sociaux, en direction de cette fameuse gare.

Cela faisait presque deux heures et demie que le train avait quitté Tokyo. Le temps avait filé sans que je m'en aperçoive – j'avais pu lire les publications de mes amis, des amis de mes amis, de connaissances, voire de parfaits inconnus qui ne l'étaient plus tant que ça au bout

d'un certain temps, j'avais pu cliquer sur des liens vers des articles et laisser juste assez de stickers et de commentaires pour ne pas paraître impoli –, même si deux heures trente, cela ne passe pas en un clin d'œil. Le soleil, qui éclaboussait d'orange les marches de la gare de Hiroo lors de mon embarquement, avait complètement disparu, cédant la place à un horizon d'encre. À travers la vitre, la lune scintillait, étrangement nette, signe que l'air de la nuit devait être glacial. *C'est vrai qu'on est au mois de mars*, me suis-je rappelé en songeant avec regret à l'épaisse doudoune que j'avais laissée à la maison.

« Plus que trois arrêts », ai-je murmuré pour me donner du courage en rajustant mes lunettes.

Le wagon était désert – j'aurais tout à fait pu me plaindre à voix haute sans déranger personne. Vendredi, vingt

heures. À cette heure-là, il n'est pas étonnant que les rames soient remplies d'employés de bureau libérés de leur semaine de labeur, or la banquette de sept places alignées contre les vitres face à moi était entièrement vide. De mon côté, j'avais aussi la mienne pour moi tout seul.

Ayant suffisamment abusé des réseaux sociaux, j'ai ouvert mon navigateur et tapé dans la barre de recherche : « Pourquoi la ligne principale Chôrin est-elle vide ? » Les résultats m'ont appris que cette ligne était surtout fréquentée par des étudiants et qu'en temps normal, en dehors de leurs heures de cours, « son taux de fréquentation [était] étonnamment bas ». Un blog affirmait d'ailleurs, péremptoire : « Si le pays continue à se dépeupler de la sorte, la ligne sera condamnée à fermer. »

« Je comprends mieux », ai-je conclu

en tripotant les branches de mes lunettes, avant de lever les yeux de mon écran, étonné.

Le train s'était arrêté en gare de Kamado, un nom qui ne m'était pas inconnu.

« Ah, c'est là que sera ma fac... »

Je savais qu'en troisième année, les étudiants qui suivaient mon cursus passaient du campus de Tokyo à celui de Kamado, même si j'ignorais que cette gare se trouvait dans un endroit aussi reculé.

Le temps de transport depuis Tokyo mentionné dans la brochure de l'université avait été estimé sur la base d'une suite de changements effectués sans anicroche ; cependant, je me rendais compte que ce cas de figure devait être hautement improbable.

Je suis soudain redescendu sur terre.

« De toute façon, cela ne me concer-

nera sans doute pas si j'interromps mon cursus avant la troisième année. »

J'ai tourné la tête pour m'approcher de la fenêtre et contempler le paysage plongé dans le noir. Aucun immeuble un tant soit peu haut à l'horizon : seuls défilaient à perte de vue rizières, grands panneaux de toutes sortes et demeures clairsemées. Dans le vaste jardin d'une jolie maison près de la voie ferrée, un arbre déployait des fleurs blanches. L'éclat doux et imprécis de ces pétales m'a rappelé que le printemps était revenu. Ce dernier, impartial, prodiguait ses splendeurs à tout le monde. La seule différence, c'étaient le lieu et l'état d'esprit dans lesquels chacun se trouvait pour les accueillir.

Les larmes me sont montées aux yeux, et je me suis empressé de secouer la tête. J'ai collé le front sur la vitre. Le train s'est mis à ralentir peu à peu, les

secousses qui se propageaient jusqu'à mon crâne faisant glisser mes lunettes.

« Gare de Nohara. »

L'annonce dans le wagon, confirmée par le panneau sur le quai, m'a appris que j'étais arrivé à destination.

J'ai enfilé mon sac à dos et je suis descendu.

Dehors, il n'y avait pas un chat. La gare de Nohara comportait trois voies : une de chaque côté du quai où le train m'avait déposé, ce qui permettait aux rames qui allaient dans les deux directions d'y stationner en même temps, et une troisième, bordée d'un côté par les rails et de l'autre par un terrain vague. Cette dernière baignait dans une obscurité totale. Le dernier train à l'avoir desservie était probablement passé depuis longtemps. J'ai balayé du regard les trois voies d'un bout à l'autre, mais nulle trace de librairie. Perplexe, je me suis dirigé

vers l'escalier à l'extrémité du quai, en me repérant à la vague lueur des néons.

Au sommet des marches, une passerelle couverte menait à la sortie. Pas d'escalator, mais un petit ascenseur à côté de l'escalier. Je n'étais inscrit à aucun club de sport à la fac et n'avais pas de petit boulot ; comme je ne sollicitais guère mes jambes que pour aller en cours, je n'ai pas hésité à emprunter l'ascenseur.

Sans comparaison possible avec ce que l'on trouvait à Tokyo, la passerelle de la gare de Nohara s'avérait néanmoins plus impressionnante que le laissaient présager son apparence et l'atmosphère du quai. D'aspect robuste, elle était bien éclairée, bien chauffée, et une librairie, en effet, y prenait place face aux escaliers donnant sur les voies. La fameuse « librairie à l'intérieur de la gare »... J'ai accéléré le pas pour m'en approcher.